

## AVANT-PROPOS

---

*« Faites seulement une fois ce que les autres disent  
que vous n'êtes pas capable de faire, et vous  
ne ferez jamais plus attention à leurs limitations. »*

JAMES COOK

Au VII<sup>e</sup> siècle avant notre ère, Colæos, capitaine d'un navire marchand grec, parti des Cyclades pour rejoindre l'Égypte, se trouve entraîné par une tempête au-delà des colonnes d'Héraclès. Ce qui n'est pas encore le détroit de Gibraltar constitue alors l'ultime frontière du monde connu, frontière marquée par le redoutable fleuve Océan. Au-delà se trouveraient les îles Fortunées du Paradis des Bienheureux, dernière terre émergée avant la fin du monde. Poussé par un vent favorable, Colæos parvient à débarquer à Tartessos, en Ibérie. Il est le premier navigateur à aborder la côte sud-ouest de la péninsule. Après avoir vendu sa marchandise et réalisé d'énormes profits, le marchand peut reprendre sa route et retrouver les rivages familiers de la Méditerranée.

Rapporté par Hérodote, ce récit illustre le goût de l'aventure et des voyages lointains que les Crétois, les Phéniciens et les Grecs possèdent au plus haut degré. Poussés par des courants et des vents contraires, motivés par une curiosité scientifique ou par le désir de tirer gloire et profits, les navigateurs de l'Antiquité vont entreprendre les premières

grandes expéditions marines. Provenant du récit des marins égéens ou des commerçants barbares, la connaissance qu'ils ont de leur monde est encore très approximative, mais les Grecs se montrent de plus en plus entreprenants. Dès le VI<sup>e</sup> siècle, Hécatée, « le père de la géographie », fait le récit de son « Tour de la terre » en décrivant les régions riveraines de la Méditerranée et en établissant une des premières cartes du monde. Il ne s'agit que du monde tel qu'il est connu des Grecs, mais c'est une avancée considérable par rapport à la géographie homérique. Ce n'est déjà plus le bouclier d'Achille, avec la représentation de la terre faite par Héphestos, un disque plat entouré d'un fleuve Océan.

Au même moment, plus de 2000 ans avant Bartolomeu Dias, les Phéniciens entreprennent la première circumnavigation de l'Afrique. Le pharaon Nécho II, qui vient de faire creuser un premier canal entre le Nil et la mer Rouge, engage des Phéniciens à naviguer pour son compte sur la mer Rouge. Hérodote, qui visitera l'Égypte un siècle et demi plus tard, relate l'exploit prodigieux qu'auraient accompli les navigateurs.

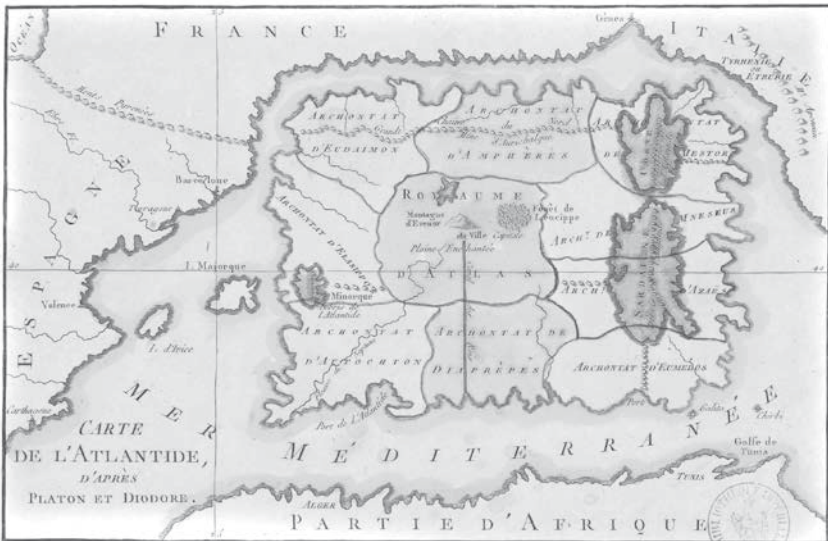


Ainsi, Néchao « fit partir sur des vaisseaux des hommes de Phénicie, avec ordre, pour leur retour, de pénétrer en passant les colonnes d'Héraclès dans la mer septentrionale (la Méditerranée), et de revenir par cette voie en Égypte. Ces Phéniciens, partis de la mer Rouge, naviguaient sur la mer Australe (l'océan Indien) ; quand venait l'automne, ils abordaient et ensemençaient le sol, à l'endroit de la Libye (l'Afrique), où ils se trouvaient chaque année au cours de leur navigation, et ils attendaient l'époque de la moisson ; le blé récolté, ils prenaient la mer, si bien que, au bout de deux ans, ils doublèrent la troisième année les colonnes d'Héraclès et arrivèrent en Égypte. Et ils racontaient [...] que, pendant qu'ils accomplissaient le périple de la Libye, ils avaient eu le soleil à leur droite... »

Les hommes de l'Antiquité sont encore entravés par les préjugés, la peur et l'ignorance, mais la multiplication des expéditions révèle aux Grecs, aux Arabes et aux Carthaginois des régions de plus en plus lointaines. Au-delà même du bassin méditerranéen, les progrès techniques participent à l'élargissement des connaissances. La propagation du cheval, l'invention de la voile, au III<sup>e</sup> millénaire avant Jésus-Christ, puis celle de la roue, l'aménagement des routes facilitent les déplacements de l'homme qui étend sa pénétration à de nouveaux territoires. Celui-ci peut alors pleinement donner libre cours à son besoin de courir le monde.

Ainsi, dès la plus haute Antiquité, quelques hommes audacieux s'affranchissent du confort de leur vie sédentaire et se défont de la rassurante – mais pesante – sécurité de leur pays natal pour se lancer dans l'inconnu d'expéditions lointaines. Cependant, si les voyages des premiers explorateurs s'apparentent à de hasardeux vagabondages, ce ne sont jamais de simples et heureuses pérégrinations.

Les obstacles, les dangers, les ennemis sont partout. Il ne s'agit pas seulement d'affronter des mers tempétueuses remplies de dangers et peuplées de monstres effrayants, de franchir des montagnes escarpées, de s'aventurer sur les sables brûlants des déserts ou dans les forêts impénétrables des contrées les plus reculées, il faut aussi oser braver les sortilèges démoniaques des mythes et des légendes. Des pays brumeux des Cimmériens, à l'énigmatique pays d'Ophir, les contrées lointaines restent plongées dans le mystère. Peu nombreux sont ceux à vouloir en percer le secret. Malgré les progrès considérables faits en matière de navigation, on redoute encore l'immense abîme où « les confins du monde se perdent dans le brouillard ». Les îles mystérieuses de Thulé, l'Atlantide de Platon et, plus tard, le royaume du prêtre Jean restent du domaine du rêve et de la légende, comme ces pays peuplés de géants cyclo péens, de montagnards aux pieds de chèvre ou d'hommes dormant 6 mois sur 12.



Quelques voyageurs évoquent des peuplades aux mœurs exotiques, comme celles des Budini, nomades mangeurs de poux, mais il est difficile de faire la part de l'observation ou de la fantaisie.

Pourtant, à la suite d'Hécatée de Milet, d'autres hommes – Hérodote, Polybe, Strabon – vont prendre le relais et faire une large place dans leurs écrits à la géographie des pays où se joue l'histoire du monde, et surtout celle des premiers empires. Par leurs conquêtes, leurs explorations et leurs relations commerciales avec des pays étrangers, Alexandre le Grand et les empereurs romains reculent les limites des *terrae incognitae*. Hannon et Néarque font le récit de leurs *Périples*. Les premiers « guides » à l'intention des marins et des voyageurs font leur apparition. Au premier siècle de notre ère, un Grec d'Égypte retranscrit son voyage en mer Érythrée. Les observateurs de l'époque s'émerveillent du monde qui se rapproche. « C'est incroyable, nous pouvons désormais naviguer pour rejoindre l'Hispanie en quatre jours, et la Gaule en trois jours, et par une brise légère. [...] C'est formidable, on peut même atteindre l'Égypte en à peine sept jours. » On voyage fréquemment au cœur du vaste empire romain, et le pourtour de la *mare nostrum* finit par être entièrement connu. Au III<sup>e</sup> siècle, le *Stadiasmos Maris* propose un recueil d'instructions nautiques pour les marins de la Méditerranée. Les premiers voyageurs peuvent consulter les *Stations de Parthie* ou l'*Itinéraire Antonin*, des livres accompagnés de cartes établissant les meilleurs itinéraires ainsi que la configuration des terres.

Pendant, malgré ces guides, la forme du monde, son étendue, l'existence d'autres peuples restent hypothétiques. Il faudra attendre le XIII<sup>e</sup> siècle et les premiers portulans, des cartes marines enluminées sur parchemin, pour voir se diffuser les premières représentations réalistes d'un monde

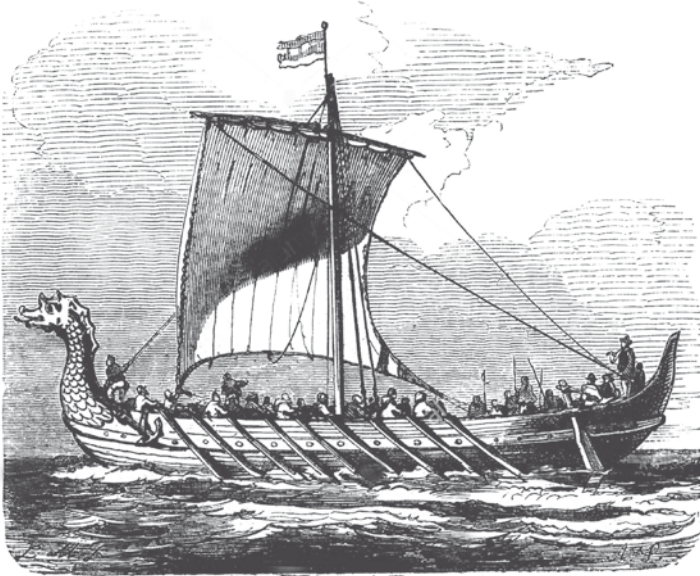
qui s'élargit. Au Moyen-Âge, les fabuleux périple de Jean du Plan Carpin ou de Guillaume de Rubrouck annoncent les voyages – peut-être encore plus légendaires – de Marco Polo. En Europe, on ne connaît alors, de manière très vague, qu'un tiers de la planète. On pense encore qu'il n'existe rien au-delà du monde connu ou l'on se plaît à imaginer des hommes qui, de l'autre côté de la terre, marchent « la tête en bas », mais les premières grandes découvertes vont enfin bouleverser les connaissances et les mentalités.

Au XIV<sup>e</sup> siècle, partis à la recherche d'une nouvelle route pour rejoindre l'Orient, les Portugais cabotent le long des côtes africaines. Poussé par cette même aspiration, un Génois, Christophe Colomb, imagine prendre l'océan vers l'ouest et découvre les Amériques. Avec Vasco de Gama, la surface du monde connu continue de s'accroître. À la fin du XV<sup>e</sup> siècle, une autre vision du monde a émergé. Avec la première circumnavigation de Magellan, la notion de la sphéricité de la terre est définitivement établie. Avec les premières boussoles, le tracé des côtes devient plus précis. Le gouvernail d'étambot, de nouveaux gréments, la connaissance des courants marins et la mise au point de la caravelle, navire rapide et léger, permettent la multiplication des navigations au long cours. Désormais, aux inventions ingénieuses vont succéder les entreprises audacieuses menées par des hommes habiles et déterminés.

C'est alors une véritable ruée vers l'exploration.

De toute l'Europe, de gigantesques voiliers partent à la découverte de nouveaux mondes. À leur bord, des hommes rudes et audacieux, avides de gloire et d'aventures et qui rêvent de conquérir territoires et fortunes. Au-delà des mers lointaines et des montagnes peuplées de légendes, la promesse de colossales richesses est bien plus forte que la peur de l'inconnu. Animés par la cupidité ou par

l'esprit d'entreprise, ces hommes parcourent les mers, traversent les continents et se précipitent bien souvent au-devant d'une mort certaine, soudaine et brutale, mais les rêves qu'ils poursuivent sont au-delà de tous les dangers possibles. Quelques siècles avant eux, des Vikings avaient osé quitter la sécurité des rivages familiers pour affronter les brumes nordiques de la « mer Ténébreuse ». Agissant de leur propre chef ou œuvrant pour le roi d'Espagne, les conquistadors vont laisser de leurs expéditions un témoignage moins fragile : en quelques années seulement, ils établissent leur domination sur ce nouveau continent découvert par Christophe Colomb. À l'aventurier plein d'audace et de curiosité, riche du désir naturel d'explorer et de découvrir succède le conquérant avide et sans scrupules, lourd de convoitise, impatient d'une gloire gagnée par le feu et le sang.



En Amérique, une poignée d'hommes se sont assurés la suprématie par leur volonté de puissance et la supériorité de leur armement, mais très vite, c'est le monde entier qui devient l'enjeu d'une furieuse rivalité. Les grandes puissances occidentales cherchent à élargir leur sphère commerciale par le contrôle des routes maritimes en établissant de comptoirs sur tous les continents.

Au XVI<sup>e</sup> siècle, l'Amérique, l'Asie et l'Afrique sont devenues les théâtres de véritables affrontements commerciaux et militaires. Stimulant l'émulation, ces rivalités finissent par se traduire, au siècle suivant, par un ralentissement des découvertes. Les expéditions, dont l'objectif est essentiellement mercantile, se font dans la plus grande discrétion. Les découvertes faites, les résultats obtenus, les avancées géographiques ne sont pas partagées afin de ne pas encourager d'éventuels concurrents.

Pour la plupart, ce ne sont que des initiatives privées, montées dans la précipitation, mal préparées, sans méthode et limitées par la faible endurance des navires et les insuffisances techniques des instruments de mesure et d'observation. Il faut attendre la fin du XVII<sup>e</sup> siècle marquée par une amélioration des sciences de la navigation et le développement des premières sociétés savantes pour voir de nouveaux progrès d'intérêt géographique. L'exploration maritime connaît alors un nouvel essor au cours duquel l'Europe va affirmer son emprise sur le reste du monde. Anglais, Hollandais, Portugais et Français cherchent à étendre leur influence en améliorant leur connaissance du monde. Au désir d'explorer ou de conquérir, l'envie de savoir et de comprendre pousse de nouveaux explorateurs à abandonner le confort de leur foyer. Au siècle des Lumières, l'explorateur devient « éclairé ». L'aventurier est désormais guidé par la volonté d'apporter sa contri-



bution à la connaissance scientifique du monde. Muni de livres et de carnets, il remplit les blancs, comble les vides, résout les dernières énigmes. Les zones encore inconnues se font de plus en plus rares au fur et à mesure que la carte du monde se complète.

Au XIX<sup>e</sup> siècle, les explorateurs veulent désormais dresser un « catalogue du monde » complet, effacer coûte que coûte les dernières zones blanches restant sur les mappemondes et porter le « fardeau de l'homme blanc » en apportant partout les « lumières de la civilisation européenne ». Sous les aspirations scientifiques et humanistes se cache une vocation impérialiste et colonisatrice, mais ce sont précisément ces relevés cartographiques, ces journaux, ces notes et ces récits personnels, qui apporteront le témoignage de ce qui va être accompli jusqu'à notre époque. Ainsi, après Stanley et Livingstone, Pierre Savorgnan de Brazza ou Mary Kingsley, il nous sera donné de connaître les audacieuses pérégrinations tibétaines d'Alexandra David-Néel, déguisée en mendicante pour gagner Lhassa, et dont le parcours semble être un lointain écho au périlleux parcours de René Caillié, travesti en musulman pour être le premier Occidental à atteindre la ville interdite de Tombouctou. Plus tard, d'autres écrivains-voyageurs prendront le relais, Saint-Exupéry ou Joseph Kessel évoquant la figure héroïque de l'aviateur aux prises avec le désert, la montagne ou l'océan. Brutalement interrompu par un cruel échec ou marqué par un glorieux sentiment d'accomplissement, le voyage réalisé par l'explorateur est constellé d'épreuves qui témoignent de ce désir obsessionnel de s'affranchir des limites de l'expérience humaine. Ces épopées accomplies à force de volonté trouvent une de leurs illustrations les plus tragiques dans la course au pôle Sud opposant Scott et Amundsen.

Navigateurs, missionnaires, diplomates, guerriers ou marchands : venus de tous les horizons, poursuivant des buts aussi divers que le désir de découvrir, d'évangéliser, d'échanger, de conquérir ou de s'enrichir, ces explorateurs auront tous en commun une curiosité, une curiosité dévorante, renforcée par une ténacité à toute épreuve. Fieffés casse-cou ou honorables savants, dignes officiers ou redoutables aventuriers, ces hommes partis en quête d'un ailleurs qui fait tout espérer – ou tout oublier –, d'un lointain de rêve qui comble les imaginations les plus fertiles, ces explorateurs, toujours à la recherche d'un ailleurs vécu comme un absolu, ont profondément marqué l'histoire.

Par leur audace, leur ingéniosité et leur incroyable endurance, ces explorateurs ont accompli d'exceptionnelles prouesses, des exploits qui ont suscité l'admiration des hommes et bouleversé la connaissance de notre monde. Animés d'une grande passion de la découverte, d'un courage sans bornes, ces hommes et ces femmes ont affronté l'inconnu, la peur et les préjugés, se sont confrontés aux milieux hostiles ou aux tribus guerrières, ont bravé les rigueurs climatiques. Hantés par le souvenir de géographies légendaires ou par le désir de terres lointaines à découvrir, tous ont partagé ce besoin fou et insolite d'aller voir derrière l'horizon...

## LEIF ERIKSON

---

### *La découverte de l'Amérique*

*« La clairvoyance est indispensable pour  
qui voyage au loin – chez soi, tout est facile. »*

HÁVAMÁL, *DITS DU TRÈS-HAUT*

**T**out commence dans le sang. La vie, la mort... Toutes les grandes aventures. Les « sagas » scandinaves font le récit des explorations vikings qui, au fil des siècles, se sont lancés à l'assaut du monde. Ces épopées historiques, parfois teintées de légendes, racontent leurs exploits, mais aussi leurs méfaits. À l'audace qui les caractérise répond souvent une violence qui conduit à toute une série de meurtres et de vengeance. Or, c'est précisément à la suite d'un crime commis en Norvège que le père d'Erik le Rouge doit prendre la fuite pour échapper aux représailles. Ayant manifestement hérité du caractère sanguin de son père, son fils Erik est à son tour banni pour avoir tué deux des fils de son voisin. En 965, il doit donc prendre la mer et, en compagnie de son ami Herjolf, part vers l'ouest. Il va y découvrir une « terre verte », le Groenland. Le nom peut surprendre, mais le climat est alors plus doux et plus humide que celui des siècles suivants. C'est d'ailleurs cette douceur relative qui, en faisant reculer vers le nord la limite

de la banquise, permet aux explorateurs de cette époque d'aller si loin vers le nord.

Peu de temps après, Bjarne, le fils d'Herjolf, absent lors de l'exil de ce dernier, décide de retrouver son père. Marin accompli et aventurier, il s'embarque sur le grand océan pour la « terre verte » dont les colons, qui ont décidé de rejoindre Erik, commencent à fournir l'Islande en produits précieux : peaux de phoques, fourrures d'ours et ivoire de morses. Cependant, Bjarne se perd dans le brouillard. « Pendant des jours et des jours, ils ne surent pas où ils allaient », raconte la saga. Bjarne et ses hommes finissent par se retrouver à quelques encablures d'un pays inconnu. Un pays luxuriant, vallonné et boisé. Cela ne peut correspondre au Groenland, montagneux et sans arbres.

Ce sont les côtes américaines que Bjarne Herjolfsson vient d'apercevoir. En perdant le nord, il vient de découvrir un nouveau continent !

Selon la *Saga des Groenlandais*, Bjarne, après une brève reconnaissance et après avoir pris soin de noter exactement la route qu'il a suivie, vire à tribord et finit par trouver quatre jours plus tard la nouvelle colonie où s'est établi son père. Naturellement, le récit de Bjarne excite la curiosité de ses compatriotes toujours avides d'aventures, en particulier celle de Leif, fils d'Erik le Rouge. Voilà plusieurs hivers que Leif Erikson passe au Groenland. Certes, la mer regorge de poissons et le gibier ne manque pas, mais les phoques, les morses, les lièvres ou les rennes ne peuvent indéfiniment remplacer les céréales qui ne peuvent pousser sur ces terres glacées. Le bois de construction manque également. Pour construire et réparer les bateaux et les maisons, les colons doivent récupérer des troncs à la dérive ou faire venir à grands frais du bois de charpente. Or, avec

la découverte fortuite de Bjarne, il y a la promesse très séduisante d'un pays aux forêts immenses.

Dès lors, il devient impossible de résister à l'attrait de l'aventure.

Le jeune Leif Eriksson, que les sagas décrivent comme un « grand et solide gaillard, de belle prestance, sagace », décide de racheter le bateau de Bjarne et recrute un équipage d'une trentaine d'hommes pour entreprendre le voyage en sens inverse. Ainsi, vers l'an 1000, il largue les amarres et part en exploration.



Le voyage, dont les sagas ont conservé le récit, dure d'abord une dizaine de jours. Leif et son équipe reprennent la route de Bjarne en sens contraire. Ils rencontrent une première terre, une terre stérile, dont les montagnes sont couvertes d'imposants glaciers. Ce n'est pas le pays de forêts décrit par Bjarne. L'équipe y débarque, l'explore, mais trouve le pays sans intérêt pour une colonie. On repart après avoir nommé l'endroit Helluland, ce qui signifie « pays de la pierre plate » et correspond sûrement à la terre de Baffin, dans le nord-est du Canada.

Les explorateurs poursuivent leur traversée et se dirigent au sud. Ils rencontrent une seconde terre, couverte de plages de sable blanc et de forêts, qui rappelle les descriptions de Bjarne. Leif la baptise Markland, « terre des forêts », que l'on identifie généralement aujourd'hui au Labrador. Les marins continuent leur odyssee : « Ils gagnèrent la haute mer, poursuit la saga, et naviguèrent pendant deux jours, poussés par un vent de nordet, avant d'apercevoir à nouveau la terre. » À ce moment, les marins aperçoivent un groupe

d'indigènes, des Amérindiens dont ils vont laisser une brève description : « C'étaient des hommes noirs et hideux qui avaient de vilaines chevelures. Ils avaient de grands yeux et des pommettes larges. Ils restèrent là un moment, s'émerveillant des gens qu'ils avaient devant eux, puis s'en allèrent et doublèrent le cap à la rame. » Naviguant autour d'un promontoire, les Vikings débarquent à l'embouchure d'un fleuve. Cette nouvelle terre leur plaît tellement qu'ils décident d'y installer un camp et bâtir des abris rudimentaires pour y passer l'hiver. Après l'Islande et le Groenland, le climat paraît doux ; l'herbe est verte à longueur d'année, et le gel, peu fréquent. Durant la saison froide, « il ne gela pas et l'herbe dépérit à peine ». Plus tard, l'un des hommes trouve même des raisins et de la vigne ; c'est pourquoi Leif Eriksson baptise cette terre Vinland, ce qui signifie peut-être « pays du vin ». Les hommes s'émerveillent de la beauté des prairies, des merveilleux pâturages pour le bétail, et des innombrables et gros saumons peuplant les rivières. Au printemps, les marins reprennent la mer pour le Groenland, leurs bateaux chargés de produits du Vinland : du raisin, des vignes et une quantité substantielle de bois. À son retour, Leif devient le chef de la colonie après le décès de son père, position qui l'empêche de reprendre la mer. Il meurt vers 1025 avant d'avoir pu réaliser son rêve ultime : organiser de nouvelles expéditions en vue de coloniser de façon permanente les nouvelles terres dont il avait revendiqué le droit de propriété.

C'est ainsi, par les sagas scandinaves, que prend corps une légende viking revendiquant la plus extraordinaire des découvertes, celle du continent américain par Leif Eriksson, cinq siècles avant Christophe Colomb.

Pendant longtemps, cette découverte a fait l'objet de controverses, mais elle est aujourd'hui communé-

ment admise. Non seulement les textes contiennent des descriptions trop précises et vérifiables pour relever uniquement du conte et de la légende, mais la découverte de vestiges archéologiques au cours des années 1960 sur le site de l'Anse aux Meadows, au nord de Terre-Neuve, a établi de façon définitive la présence viking en Amérique aux alentours de l'an 1000. D'autres retentissantes trouvailles archéologiques feront sensation, comme la pierre runique de Kensington, dont l'exhumation en 1898 au cœur de l'Amérique, dans le Minnesota, reste encore très controversée.

Si aucune colonisation permanente n'aura été tentée, certains historiens avancent l'idée que le récit de la découverte de Leif Eriksson serait parvenu jusqu'à Christophe Colomb, qui se serait rendu en Islande pour étudier sur place les sagas scandinaves et préparer sa grande expédition de 1492-1493...

